



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. I. No. 9. Septembre 1897.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

LE ROSAIRE POUR LA CONVERSION DES PECHEURS.

MYSTÈRE GLORIEUX DU T. S. R.

LA RÉSURRECTION DE N. S. — Le Sauveur qui s'est résuscité lui-même, rend sans cesse la vie aux âmes, comme il la rendra aux corps à la fin des temps. Mais il ne garde pas pour lui tout seul la puissance de résurrection ; il nous permet d'y participer par nos prières, nos pénitences et nos bonnes œuvres. Quand nous sommes devant le cadavre d'une personne que nous avons aimée, et si nous

avons la moindre espérance de la ramener à la vie, nous y emploierions toutes nos forces ! Pour les âmes, cette puissance nous est donnée....ne négligeons rien pour les ressusciter.

L'ASCENSION.—Les pécheurs ont toujours les yeux fixés sur la terre. Instinctivement ils regardent en bas vers la région des jouissances matérielles dans lesquelles leur cœur est enseveli. Forçons-les, quand nous le pouvons, à regarder le ciel, c'est-à-dire : mettons sous leurs yeux la vérité dans sa gloire resplendissante, la pureté dans sa blancheur immaculée, la charité dans son expansion infinie ! Quand on voit le ciel, on le désire ou on le regrette ! Et, quand on le regrette, on a déjà fait un pas vers le bien.

LA DESCENTE DU ST-ESPRIT.—Les apôtres ont converti les peuples barbares après avoir reçu l'Esprit de Dieu. Sans cet Esprit, nous ne pouvons rien faire. Ce n'est pas avec de beaux et solides raisonnements, ce n'est pas avec de grandes et sublimes pensées, ce n'est pas même avec la tendresse naturelle de notre cœur, c'est avec l'Esprit saint et par l'Esprit saint que nous changerons la face de la terre, c'est-à-dire le cœur des hommes.

L'ASSOMPTION.—Marie, le refuge des pécheurs, est au ciel, auprès de son divin fils, et elle emploie la puissance infinie qui lui est donnée à détourner du péché les âmes tentées, à retirer du mal les âmes tombées. Quand nous intercédons pour les pécheurs, tournons-nous toujours vers elle ! Demandons-lui de redescendre vers la terre avec les anges, et d'arracher à leur misère toutes les pauvres âmes qui gémissent sous le poids de leurs fautes.

LE COURONNEMENT DE LA STE-VIERGE.—Dans la couronne de Marie, à côté de la pureté qui rayonne, de la majesté qui éblouit, de la charité dont les feux divins embrasent le cœur des élus, je vois le fleuron de la *pitié maternelle* qui prie, qui souffre et qui sauve. La gloire dont jouit la coopératrice du Sauveur rejaillira sur le front de tous les apôtres, c'est-à-dire de tous ceux qui se sont dévoués aux âmes.

FR R. QUINCENET.

Erratum : num. d'août, p. 4., ligne 3e,
au lieu de naïveté, lire brièveté.

Le seul fait que Notre-Seigneur n'a donné, pour forme authentique de la prière chrétienne, que cette courte oraison du *Pater*, prouve, jusqu'à l'évidence, son intention qu'elle soit très souvent répétée par tous les fidèles.

MGR GAY.

LE ROSAIRE DU VIEUX CHINOIS.

M. de Guébriant (1885), missionnaire au Su-tchuen oriental, raconte en ces termes l'histoire d'un pauvre vieillard nommé Foû-éul-yé :

D'après les cahiers où j'avais retrouvé son nom, il devait avoir 75 ans, l'année dernière. Fort peu l'avaient connu autrefois, aucun ne savait ce qu'il était devenu depuis cinq ans et plus. Cependant l'été dernier, comme je renouvelais mes questions devant quelques chrétiens, l'un d'eux me dit avoir entendu parler d'un vieillard nommé Foû, demeurant à plusieurs lieues au-delà de la frontière du Yûn-Nân, et qui passait pour réciter des prières à la façon des chrétiens.

— Mais, demandai-je, y a-t-il quelque chrétienté de ce côté-là, et un missionnaire y passe-t-il chaque année ?

— Non, me fût-il répondu, c'est un pays perdu, éloigné de toute chrétienté, et, si ce vieillard vit encore, il est certainement bien en retard avec le bon Dieu.

— Eh bien ! dis-je, il faut faire notre possible pour le secourir.

Et mon interlocuteur s'étant proposé pour me servir de guide, je le priai de commencer ses recherches avec mon domestique, dès le lendemain matin. Voilà donc mes gens en campagne. Tout ce qu'ils savaient, et encore par oui-dire, c'est que le Foû-éul-yé, si c'était vraiment lui, demeurait à une lieue d'un marché. Je vous laisse à penser ce que, faute de renseignements meilleurs, ils durent faire de marches et de contre-marches dans ces ravins à demi-déserts. Plus de la moitié du jour s'étant ainsi écoulée dans une enquête infructueuse, ils cherchaient déjà à retrouver le chemin de Mông-Koûy-Keou quand, en passant près d'une chaumière isolée, un son inattendu frappa leurs oreilles.

— Ne dirait-on pas qu'on récite des prières ? s'écria le domestique.

— En vérité, répondit son compagnon, c'est bien l'*Ave-Maria*, et contournant la maisonnette, ils se trouvèrent en présence d'un vieillard, qui, à genoux sur la terre nue, les yeux élevés vers le ciel, égrenait un chapelet en psalmodiant l'*Ave-Maria*.

— N'est-tu pas Foû-éul-yé ? dirent alors mes gens, un instant interdits par ce spectacle.

— Oui, répondit-il, sans se relever, c'est moi que vous cherchez ? veuillez entrer et attendre un moment.

Et, dans la même attitude, il continua sa prière. Quand il eut

récité son dernier *Amen*, il se leva et, appuyé sur son bâton, se dirigea vers ses hôtes. Ceux-ci le saluèrent à la manière des chrétiens :

—Loué soit Jésus-Christ,

Il répond : *Amen*.

—Hé ! Foû-éul-yé, quel saint homme tu es ! tu récites bien tôt ta prière du soir ?

—Comment ! vous seriez des chrétiens ? Il y a longtemps que j'en cherche ! Dites-moi s'il y a encore un Père, afin que j'aille me préparer à bien mourir ?

—Le Père est à Lông-Koûy-Keou. C'est lui qui nous envoie prendre de tes nouvelles, et demain il viendra te voir.

Le vieillard pleurait de joie.

—Mais reprirent les visiteurs, quelles prières récites-tu donc à cette heure-ci ?

—Oh ! voyez-vous, répondit le vieillard, je connais bien peu la religion. Depuis mon baptême, je n'ai vu qu'une fois ou deux le Père, et il y a tant d'années ! A présent, je suis infirme, incapable de marcher. Je n'ai qu'un vaurien de neveu, païen obstiné, qui ne passe pas ici un jour par mois et ne s'occupe pas de moi. Aux environs, pas un chrétien pour me parler de Dieu. Et moi, j'ai peur de mal mourir. Alors, tout le long du jour, j'égrène mon Rosaire, je psalmodie le *Pater* et l'*Ave*.

Ce touchant récit prouve bien que le Rosaire est le gardien de la foi.

Notre Dame de Roc Amadour

Il y a dans l'antique sanctuaire du Quercy une cloche merveilleuse qui, dit-on, sonnait d'elle-même chaque fois que là-bas, sur la mer lointaine, des marins en péril de naufrage faisaient un vœu à Notre-Dame de Roc-Amadour. Et, plus tard, quand les pauvres matelots, apportant l'*ex-voto*, le petit navire d'or pur ou d'argent fin, avaient gravi, à genoux et le cierge au poing, en disant un *Pater* à chaque marche, les deux cent quinze degrés de l'escalier taillé en plein roc, les moines contrôlaient avec les pèlerins, le jour et l'heure où le vœu avait été fait et où la cloche avait sonné ; et c'était la preuve du miracle...

Nous sommes en pleine nuit, en pleine tempête, n'ayant plus pour naviguer qu'un mât de fortune, sur un radeau dont chaque paquet de mer arrache une épave !... Oh ! ne va-t-il pas bientôt retentir le signal du salut, le coup de cloche de l'espérance ?

FRANÇOIS COPPEE,

De l'Académie française

AU CAP DE LA MADELEINE.

La Vierge Miraculeuse

Elle n'est pas belle, cette madone ; elle n'est pas l'expression d'un rêve d'artiste ; une main grossière a dû la pétrir, la façonner. — Quel esprit, tourmenté d'idéal, se fût contenté de ces formes et de ces traits ?—C'est vrai, elle n'est pas belle, et pourtant, elle attire, elle fascine. Quand on l'a vue une fois, on voudrait la regarder toujours ; on reste là, à ses pieds, retenu par un charme mystérieux. Comment expliquer cela ? D'où vient la séduction de cette tête de Vierge ?—Ah ! je sais,—la main divine a retouché l'œuvre première et y a imprimé un cachet qu'on ne trouve pas aux productions du génie. Cette madone n'est pas comme tant d'autres, car elle a eu son mouvement des yeux, sa figure a changé déjà, et sa physionomie garde je ne sais quoi de mobile, de vivant. On dirait que ses yeux vont s'ouvrir encore, que ses lèvres vont remuer, on dirait que le sourd travail de la vie anime et colore ses joues. C'est toujours la Vierge du prodige ! Le souffle divin a effleuré cette pierre. Qui donc, ici-bas, aurait pu donner à ce visage son indéfinissable et céleste expression ?

Devant les œuvres des grands artistes, on admire et on se tait ; mais ici, aux pieds de l'humble madone, on prie amoureusement, et, tout le temps de sa prière, on sent descendre en soi force et consolation. Des mains ouvertes de la Vierge, émane une vertu qui emplit le Temple, qui imprègne ses vieilles pierres, qui pénètre le cœur du pèlerin,—plus dur que le rocher, souvent.—Je le répète, la madone du Cap n'est pas comme tant d'autres ; ses traits restent au fond des yeux et au fond de l'âme. Qui l'a regardée une fois, voudrait la contempler toujours !....

FR. A. H. BEAUDET,

Des fr. pf.

PENSÉE.

Les pratiques de dévotion maintenant introduites dans l'Eglise en l'honneur de la mère de Dieu sont nombreuses et j'ai un grand respect pour toutes celles qui sont approuvées ; mais je suis bien persuadé que la dévotion du Rosaire est la plus noble en elle-même, la plus chère à Marie et la plus utile comme la plus efficace pour nous.

GAETAN DE PERGAME,

Capucin.

UNE LARME DE ST-VINCENT DE PAUL

Un jour, le Saint apprend qu'une fête splendide se prépare à la cour d'Anne d'Autriche, pieuse mère de Louis XIV, à laquelle il avait souvent donné des conseils ; à ce titre, il avait ses entrées à la cour à toute heure.

Il est doublement préoccupé de la reine, qui dépense tant d'argent pour plaire aux vaniteux ce soir-là, et de ses enfants-trouvés qui vont mourir de faim si l'on cesse d'être généreux. Il n'hésite pas, il arrive jusqu'aux salons avec son pauvre habit, sa barbe inculte et ses cheveux blancs ; les courtisans parfumés se mettent à sourire.

— Reine, dit-il, vous allez à une fête. Il me tarde aussi de procurer une fête aux pauvres oiselets mourant de faim et de froid dans leurs nids, et qui sont les enfants-trouvés. Mes mains sont vides ; mais bénie soit leur misère pour vous, car vous n'avez jamais refusé de les secourir."

Anne d'Autriche avait l'âme grande et sensible ; elle se regarde et rougit de son luxe, comme d'autres de leur dénuement ; et, détachant les pierreries de son front, les bracelets de ses poignets, elle jette le tout dans les mains du pauvre prêtre.

"Que faites-vous, madame ? Vous vous privez de ces magnifiques perles de vos cheveux, en un pareil soir ! dit une dame. Votre coiffure est tout en désordre. Comment réparer tout cela ?"

Mais, sans s'émouvoir, la reine cueille aux nombreux bouquets une gracieuse rose, la passant dans ses cheveux :

"Cette rose est-elle laide ? Cela ne vaut-il pas des bijoux taillés par les mains des hommes ?"

Et puis, voyant briller une larme dans les yeux du Saint, chargé comme un roi, elle ajoute :

"Quelles perles, du reste, auraient l'éclat d'une seule larme tombée des yeux de M. Vincent !...."

LE PORT DU ROSAIRE.

M. T. était parti de bon matin pour un voyage assez long. Bientôt il s'aperçut qu'il n'avait point son chapelet, et il revint sur ses pas pour le prendre.

Dans la journée, il alla voir un de ses amis qui lui montra un revolver. L'arme était chargée. En expliquant le mécanisme, un coup partit qui atteignit M. T..., mais sans lui faire d'autre mal qu'un heurt violent. On chercha la balle, et on la trouva dans la poche du pantalon de M. T... Elle s'était arrêtée sur les grains du chapelet.

CONDITIONS REQUISES POUR GAGNER LES INDULGENCES DE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE.

(SUITE)

La troisième : Récitation du Rosaire entier une fois par semaine.

Est-on obligé de réciter le Rosaire entier sans interruption ?—On peut le faire ; mais on n'y est pas tenu. On jouit de la liberté de partager le Rosaire en trois parties, c'est-à-dire en trois chapelets distincts, pour la récitation desquels on a la semaine entière.

La récitation d'une ou deux dizaines seulement est-elle valable ?—D'après une décision de la S. Congrégation des indulgences, il est permis de séparer en plus de trois parties, selon sa commodité, les quinze dizaines qui composent le Rosaire, pourvu qu'à la fin de la semaine on les ait récitées intégralement. Il n'est donc pas nécessaire de dire à la fois un chapelet entier, mais c'est un conseil que nous donnons aux confrères. Cette pratique est plus conforme aux anciens usages, et plus propre à inculquer l'esprit des mystères qu'on médite ; car chaque série des mystères forme un ensemble dont les cinq parties se concertent pour exposer une même doctrine et obtenir un résultat spirituel plus complet. Néanmoins, si les occupations ou d'autres raisons légitimes empêchaient la récitation du Rosaire en trois parties continues, on peut fort bien se contenter d'une ou plusieurs dizaines à la fois. En récitant, par exemple, deux dizaines chaque jour de la semaine, une le matin et l'autre le soir, et trois le dimanche, on satisfait à son obligation, et l'on gagne les Indulgences de la confrérie. Il est entendu que l'on peut toujours remplir un certain intervalle entre les dizaines par une méditation ou une lecture sur l'un des mystères qu'on se propose d'honorer.— *Remarque :* Cette permission de séparer toutes les dizaines n'est valable que pour le Rosaire de la semaine que doit acquitter chaque confrère. Pour les chapelets ou Rosaire qu'on dit par surcroît, il faut, afin de gagner les Indulgences spéciales qui y sont attachées, dire au moins un chapelet entier (22 janv. 1858.)

Est-on obligé de réciter les prières du Rosaire en latin ?—On peut réciter ces prières en quelque langue que ce soit. Celui qui les récite en latin, quand il le peut, agit plus conformément à l'esprit de l'Eglise.

LA PRIÈRE

Si nous avons l'esprit de foi, comme nos prières seraient plus recueillies, plus ardentes.

La prière, c'est un acte —oh ! quel acte ! —après la communion, je n'en sais pas de plus grand dans la vie chrétienne. Oui, grand, divin, à condition toutefois d'être ce qu'il doit—un cri de l'âme—et pourvu qu'on ne se borne pas, en priant, à remuer les lèvres. La prière bien faite abaisse le ciel jusqu'à nous, attire Dieu et les saints dans les profondeurs de notre misère. Plutôt, elle nous fait monter jusqu'à lui : c'est un élan, une élévation de l'âme, dit le catéchisme. Moi, néant, atôme perdu dans l'immensité, je puis, en un instant, par la prière, m'élever par delà tous les mondes, pénétrer dans les secrets célestes et intéresser aux choses de ma vie Dieu et les élus de Dieu. Moi, pauvre être de la terre, indifférent à tous peut-être ici-bas, moi que personne n'écoute et dont nul n'a pitié, moi qui suis obligé de refouler au fond de mon cœur tous mes sang-

lots, je puis en une minute, en une seconde, entrer en relations avec les êtres de là-haut, mettre en branle la cour des bienheureux et les forcer tous à entendre mes supplications et à les exaucer.

Quelle puissance presque infinie nous avons, et comme nous devrions rougir d'en user si mal ou même de n'en pas user du tout ! . . .

FR A. H. B.

